Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 35 (1985)

Heft: 3

Artikel: À propos du journal de D. Milioutine : réflexions sur le témoignage d'un mémorialiste

Autor: Hammer, Michel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80952

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISZELLEN - MÉLANGES

À PROPOS DU *JOURNAL* DE D. MILIOUTINE, RÉFLEXIONS SUR LE TÉMOIGNAGE D'UN MÉMORIALISTE

Par MICHEL HAMMER

Le caché fascine: il confère au regard exigeant une énergie impatiente. La fascination vient de l'existence d'une réalité perceptible qui cèle / scelle une profondeur dont l'espace magique désigne, au-delà du sens manifeste, une signification latente. Dans son étude sur le pouvoir en U.R.S.S.[1], Michel Tatu montre comment il a essayé de percer les secrets du régime en s'initiant au décryptage de la presse et au langage ésotérique de l'appareil du parti, afin de répondre à ces questions essentielles: qui prend les décisions? quelle est l'ampleur des pressions et des influences qui s'exercent au sein du Bureau politique?

A vrai dire, mais sous un éclairage naturellement différent, les mêmes problèmes surgissent lorsqu'on se penche sur l'ancien régime en Russie.

Théoriquement on sait bien qui assume la responsabilité ultime; toute l'autorité est concentrée dans la même main et procède d'une volonté unique: ne peut-on en retrouver le cheminement et les traces? Elles sont inexistantes[2] et la réalité, dans la diversité de ses rouages souvent antagonistes, présente une extrême complexité.

La politique en train de se faire: les pulsions originelles, les ressorts internes, l'historien aimerait sentir, dans leur vibration, le jeu dialectique des intentions, des actes et des contingences; mesurer les contraintes qui ont limité les engagements et discerner, sous les alibis, les intérêts véritables. A cet égard, le *Journal* de Milioutine[3] est un témoignage exemplaire, le texte le plus précieux, le plus éclairant d'une tranche capitale de l'époque tsariste[4].

Lorsqu'on prononce le nom de Milioutine, on pense généralement au ministre d'Etat Nicolas Milioutine, en raison de la part qu'il a prise aux réformes des années 1860 et de sa mission en Pologne au lendemain de l'insurrection.

En réalité, son frère Dimitri (1816–1912) a imprimé une marque plus profonde sur la vie politique de son temps. Après avoir servi dans l'armée du Caucase, il enseigne dès 1845 à l'Académie militaire de St-Pétersbourg. Promu major-général, il devient membre de la suite du tsar et accède, en 1861, à la tête du Ministère de la guerre. On lui doit la refonte totale du plan de mobilisation et, en 1874, l'introduction du service militaire obligatoire. Ses compétences et ses qualités personnelles lui valent d'assumer d'autres responsabilités éminentes. Au fil des années, le tsar l'associe

1 MICHEL TATU, *Le Pouvoir en U.R.S.S. - Du déclin de Khrouchtchev à la direction collective,* Paris, 1967.

2 Cf. SERGE SKAZKIN, *Konets avstro-russko-germanskogo soiuza,* Moscou, 1928, p. 105.

3 P. A. ZAIONCHKOVSKI, éd.: *Dnevnik D. A. Milioutina 1873–1882,* Moscou, 1947–1950, 4 volumes.

4 Cf. conclusions d'un colloque sur les sources de l'ancien régime. Moscou, septembre 1979. Institut d'Histoire près l'Académie des Sciences.

étroitement à la discussion de toutes les affaires d'importance où le poids de ses arguments fait souvent autorité[5]. Ses mises en garde ne suffisent pas toutefois à empêcher la guerre avec la Turquie qui compromet, à ses yeux, l'œuvre laborieuse de régénération interne.

«La situation économique de la Russie est telle que toute difficulté extérieure peut engendrer la désorganisation de l'Etat. Aucune des réformes n'est achevée, les forces matérielles et morales du pays ne sont pas encore ajustées aux nécessités.»[6].

Au terme du conflit, lorsque la Bulgarie est promise à l'influence russe, c'est Milioutine qui donne, à sa Constitution, un tour résolument libéral. Cependant toute idée d'expansion panslave lui est étrangère. La parenté de race, de langue, de religion, les liens de fraternité n'ont aucune valeur en regard du progrès. Les échanges commerciaux, la conquête des marchés sont les instruments authentiques de l'implantation politique. Or sur tous ces points, les tentatives russes ne peuvent, à ses yeux, résister à la concurrence occidentale.

S'il est un problème prioritaire, c'est celui des détroits et, par suite, de la rivalité avec la Grande-Bretagne. Contrairement aux affaires balkaniques où il a pratiquement subi le cours des événements, du moins dans leur phase initiale, Milioutine impose ici largement ses vues, malgré l'opposition du chancelier Gortchakov. Affaiblir l'Angleterre en s'emparant de gages territoriaux pour la contraindre à des concessions: tel est le dessein du ministre de la guerre. Si la progression russe pouvait un jour atteindre la barrière montagneuse qui limite le plateau d'Afghanistan, elle mettrait en péril la sécurité de l'Inde.

Il ne s'agit pas d'agrandir le territoire, mais de conquérir des positions-clés. On croit trop souvent que la pénétration russe en Asie centrale n'a été qu'une diversion ou un dédommagement aux déceptions balkaniques. En réalité, Milioutine lui assigne un sens plus ambitieux. Cependant, dans les années 1880, le ton de Milioutine change à l'égard de Londres. Le principe de la négociation l'emporte sur la confrontation; l'infléchissement progressif de son attitude est lié à des considérations de politique intérieure, à ce «vent révolutionnaire qui agite les esprits et tourbillonne sans cesse autour des marches du trône»[7].

A force de comprimer les aspirations populaires, le régime a fait naître la violence. Tant qu'il n'obéira pas à un dessein cohérent, le Gouvernement russe ne pourra innover en répondant aux attentes de la collectivité, ni apaiser les haines qui ont leur fondement dans l'envie causée au plus grand nombre par les privilèges exclusivement réservés à quelques-uns. La répression, estime Milioutine, est un aveu de faiblesse et la violence, le désordre qui naît de la faiblesse. L'Etat devenu «esclave d'une urgence qu'il a sécrétée compense son impuissance par l'arbitraire»[8].

«C'est en lui-même,» ajoute le ministre, «que l'empire doit trouver les moyens de sa régénération. Aucun progrès n'est concevable sans l'élimination de toutes les formes de privilège qui déséquilibrent la société»[9].

Ebranlé par les effets psychologiques du terrorisme, le pouvoir n'en recherche cependant pas les causes profondes et paraît aveugle, malgré la multiplication des signes. L'Empire est une grande puissance: il convient qu'il garde son rang. Les pré-

5 Cf. S. Skazkin, *op. cit.*, p. 145 et passim.
6 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. I, p. 47.
7 Propos d'Errembault de Dudzeele (ministre de Belgique en Russie) à Frère Orban, St-Pétersbourg, 13 septembre 1880. Archives du Royaume de Belgique - Bruxelles.
8 Cf. Fonds Milioutine, Département des manuscrits de la Bibliothèque Lénine, correspondance, juillet 1879, 152, 26/7.
9 Cf. Fonds Milioutine, M. 7916.

tentions ne sont plus ajustées aux moyens. Milioutine s'impatiente: à force de négliger l'essentiel, on court au désastre.

En mars 1881, le tsar est assassiné. Le haut-procureur du Saint-Synode, Constantin Pobedonostsev, qui a formé le nouveau souverain à son école, dicte les orientations du nouveau règne. Toute idée de réforme est désormais bannie. Outré, Milioutine s'en va. Cette retraite est un événement inouï. La mentalité de l'époque faisait des ministres les instruments de la volonté impériale; il ne leur appartenait pas de juger les actes de l'autocrate. Ainsi, toute démission implique un désaveu retentissant.

Le Journal: *nature et valeur du témoignage*

Davantage que ses *Souvenirs*[10], le *Journal* de Milioutine répare un préjudice majeur à notre connaissance de la politique russe: l'absence de matériaux de première main.

Dans un régime où l'exercice du pouvoir s'enveloppe de secret, tout témoignage brut possède une valeur considérable. Il nous introduit au palais impérial dans les arcanes des rouages de l'Etat. Même si ce document ne représente qu'un point de vue, il émane de cette région névralgique où se prennent les décisions.

Nombreux sont les hommes politiques russes qui ont rédigé leur journal. Il ne s'agit pas de les recenser ou d'établir un palmarès aléatoire.

On notera cependant l'intérêt que présente celui de Pierre Valouev[11], président du comité des ministres sous Alexandre II, ou celui du secrétaire d'Etat Alexandre Polovtsov[12], dont les notes prises au jour le jour pendant neuf ans ont fait l'objet d'une publication en 1966.

Cependant, par sa lucidité, son esprit critique et un certain non-conformisme, le *Journal* de Milioutine est plus éclairant, plus riche. Il s'impose aussi par la régularité et la fidélité de l'annaliste. S'il lui arrive de délaisser son cahier, son inconstance (toute sporadique) n'excède guère une quinzaine de jours. A cet égard, qui pourrait soutenir la comparaison? Au hasard des réminiscences, citons V. Auriol dans son *Journal du septennat,* les ambassadeurs de France, Etienne Manac'h et Armand Bérard, sans oublier deux diplomates américains de premier plan, Joseph C. Grew et Jay Pierrepont Moffat. En 25 ans de service, ce dernier a sans doute battu un record en rédigeant plus de 40 volumes dactylographiés de notes quasi quotidiennes.

En tant que «méta-langage», le discours historique se fonde sur une appréhension médiate du passé. En soi, les événements ne sont rien: ils n'existent que pour et par la conscience du témoin. Le réel du passé, ce sont les mots qu'il a fait naître.

Aucune trace de ce qui fut ne peut laisser l'historien indifférent; il n'est pas de lieux pauvres, insignifiants. Mais l'événement, dans sa singularité plurielle, a autant de visages que de perspectives jetées sur lui. L'étoffe du temps subit d'inévitables incisions. Dans toute évocation vibre une certaine émotion, s'opère un choix, même inconscient. Nos impressions connaissent un destin inégal et font résonner des harmoniques variées. Tous les témoignages n'offrent pas la même densité.

10 D. A. Milioutine, *Vospominania,* , Tomsk, 1919, 3 volumes.
11 P. A. Valouev, *Dnevnik 1877–1884,* Moscou, 1961, 2 volumes.
12 A. A. Polovtsov, *Dnevnik 1883–1892,* Moscou, 1966, 2 volumes.

Quel historien n'a rêvé de consulter les réflexions consignées quotidiennement par l'homme politique, de lire les notes griffonnées «à chaud» pendant un entretien ou au retour d'une réunion importante?

On aimerait assister à ce prodige des instants qui s'égrènent et s'ajoutent pour former la compacité du présent: telle est la matière du journal.

Les souvenirs relèvent d'un genre différent. Les ouvertures qu'ils ménagent sur le passé sont celles qui se sont décantées avec les années; au lieu de la «vérité» d'un moment, ils nous donnent celle qui s'est enracinée dans l'acteur ou dans le témoin.

Bien des séquences étales reprennent un sens comme éléments d'un ensemble; on ne dénoue pas sur l'heure les fils entremêlés d'une intrigue complexe.

En nous enfonçant dans le temps, nous ne nous éloignons pas forcément de nous-mêmes. C'est en nous que nous pénétrons. Le lointain comporte une chance de discerner les temps denses, les ruptures, les heures stellaires, selon l'expression de S. Zweig. L'entreprise a aussi ses écueils. Le souvenir s'entoure d'oubli. A mesure que nous avançons en âge, c'est un nouveau regard que nous portons sur la vie. La reconquête du passé repose souvent sur une volonté tendue vers l'avenir. Ce qui subsiste dans la mémoire – lieu de choix, donc de rejet – c'est un hier sans âme, un temps inanimé.

A la mémoire mécanique, corporelle, «auswendig» qui accumule les fragments sans jamais créer une totalité vivante, Bergson oppose celle qui sort du fond de l'âme, amassant les souvenirs en un point où ils peuvent être saisis globalement, à la source et du dedans.

Mais qui nous dit que la mémoire «inwendig» aura prévalu?

Parce que le regard juge, subit, refuse, qu'il s'ouvre tantôt pour mieux recevoir, tantôt pour mieux exclure, l'instant échappe à toute appréhension définitive: sa perception la plus immédiate n'équivaut pas à un enregistrement global de ses propriétés. Sur le moment s'opère donc un premier élagage qui s'étend lors de la reconstitution du vécu éloigné.

Saisir la durée de haut, c'est courir le risque de l'adultérer; d'avantage, de ne plus s'y retrouver. «Il me semble que ce que je ressens réellement tombe trop profond, tombe pendant des années en moi au point qu'à la fin je n'ai plus la force de l'en extraire; j'erre, anxieux, avec mes profondeurs surchargées, sans jamais les atteindre»[13].

Le «mémorialiste immédiat» et le temps omis

Pour ce qui est recueilli et ramené à la surface, combien de moments tus et cachés, à jamais enfouis!

La conscience procède par bonds, elle va d'intervalle en intervalle; elle n'est pas à l'abri du jeu de l'imagination et des entraînements de plume. Si elle enregistre l'évanescence de l'immédiat, elle ne peut en dominer le vertige. Au royaume de l'insaisissable règne la tyrannie de la succession. La minute qu'il faut pour chercher les mots, et l'instant se remet à courir: il ne cesse de courir.

Le temps se détache de nous à mesure que nous le vivons et ce n'est que par un acte qui sort du présent que l'on peut capter un fragment de présent. Sans doute, le

13 Cf. R. M. Rilke, *Lou Andreas Salomé, correspondance,* Paris, 1980, p. 73.

témoin vit-il dans l'instant, mais aussi et toujours au-delà de l'instant qu'il entend dérober à l'oubli absolu.

De plus, les exigences du langage découpent en parties distinctes ce qui a jailli d'un seul tenant et le disposent sur plusieurs points du temps, à l'instar du pinceau qui n'exécute qu'à la longue ce que l'œil du peintre embrasse d'un coup.

Enfin, de l'émotion au mot, point de continuité: la parole est toujours à distance de ce qu'elle prétend traduire. L'humeur du jour, la couleur du ciel accentuent les arêtes, ou, au contraire, les adoucissent. Le vécu, avec son espèce particulière de vigueur et de densité, est morcelé en un chapelet de séquences figées. Croyant aller au plus révélateur, le témoin s'est peut-être rendu coupable de distraction. Dans le feu de l'action, à défaut d'un champ de recul, comment séparer le visage de la contingence du visage de la permanence?

Le 23 juin 1880, Milioutine écrit: «Pendant plus de deux semaines, je n'ai pas ouvert mon Journal. Il ne s'est rien passé de remarquable, ni dans les affaires politiques, ni dans mon entourage personnel. Les jours s'écoulent les uns après les autres.»[14]

Le 19 juillet de la même année: «Il ne s'est rien passé pendant la semaine écoulée qui ait pu m'inciter à reprendre mon Journal.»[15]

Et le 13 novembre: «Depuis plus de deux semaines, je n'ai pas ouvert mon Journal: il n'y avait rien à noter.»[16]

Ces phrases anodines valent tout de même qu'on leur prête attention. Idéalement parlant, l'historien aimerait aussi savoir ce qui se passe précisément «quand il ne se passe rien»; se mettre à l'écoute des silences de l'histoire, de «l'infra-ordinaire». On découvre une des limites fondamentales du témoignage: l'homme politique ne consigne souvent que ce qu'il craint d'oublier. Un tri s'opère: des pans entiers de la réalité nous échappent. On voudrait connaître ce que l'annaliste ne dit pas. Ne serait-ce pas parfois plus révélateur que ce qu'il dit: et pourquoi ne le dit-il pas? Des trouées de lumière se détachent sur de vastes zones d'ombre.

Le 20 avril 1879[17], en regard d'un passage qui dépeint, en termes corrosifs, la situation chaotique de la Russie, Milioutine a écrit de sa main, à l'intention d'un éventuel éditeur: «laisser tomber»[18].

S'il est dans la nature du journal de ne pas comporter de destinataire, il reste que l'auteur écrit sous le regard d'autrui, qu'il est fatalement soumis au code de l'autre: le langage. En somme, tout propos, même le plus spontané, n'oublie jamais complètement la postérité et ne peut s'abstraire des contraintes du temps présent. Telle est la loi du genre. Ces limites reconnues, les mérites de Milioutine tiennent à l'originalité et à l'acuité de son regard (il en sera question plus loin) et à l'indépendance de son jugement.

Dans un univers où les traditions bureaucratiques et le formalisme favorisent la médiocrité, son caractère tranchant et impérieux vient bousculer les conformismes.

A la flexibilité des manières et à l'indécision des vues qui sont souvent les conditions premières de la réussite, il oppose, plus soucieux d'agir que de plaire, la fermeté et la lucidité. Esprit d'une singulière netteté, allergique aux intrigues, il se voue entièrement à sa charge, sans considération d'avantages matériels.

14 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 256.
15 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 260.
16 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 281.
17 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 139–140.
18 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 294, note 59.

Il se veut en fonction, non pas en représentation; le prestige, comme le suggère l'étymologie, n'est à ses yeux qu'artifice et illusion. Il répugne au faste et au décorum, au monde confiné de déférence et de révérence que ses attributions l'obligent à fréquenter.

Quand la réalité déçoit ses espérances, il cède à la tentation de la mélancolie et de l'isolement. A cet égard, son *Journal* est un confident, un exutoire. Il lui permet de trouver un espace qui soit à lui, à la différence de ses collègues qui s'absentent d'eux-mêmes et font désertion pour préserver ou conquérir un rang.

S'il fait part de ses doutes, de son désenchantement, Milioutine dit fort peu de choses de sa vie privée; à peine apprend-on qu'il a une femme, des enfants, des amis. Il n'est pas dans sa nature de s'épancher.

Esprit rebelle dans un milieu où la docilité est érigée en vertu politique, il ne peut cependant avouer tout haut ses nombreux désaccords.

La tenue du *Journal* qui donne une existence graphique aux impressions, permet de faire de l'ordre en soi: c'est aussi un aide-mémoire, le sommaire de ce qui a eu lieu: visites, rencontres, réunions, séances, audiences, directives adressées aux ambassadeurs. A grands traits dépouillés et parfois incisifs, il relate ses rapports avec le monde extérieur. Les états d'âme y tiennent peu de place; le style ne se colore que par endroits.

Le caractère méthodique du bilan quotidien et la sécheresse du ton cachent un homme que les années rendent de plus en plus amer. Souvent contraint de dissimuler sa rage impuissante, son *Journal* devient le réceptacle de son intime conviction. Il souffre d'être incompris: «depuis longtemps, on affirme au tsar que je suis un libéral, un démocrate rouge, somme toute un homme dangereux»[19] – et tolère mal qu'on ne veuille abonder dans ses vues.

L'inventaire auquel il procède chaque jour ne présente aucune trace d'intimisme ou de narcissisme. Son *Journal* paraît être le substitut d'un point d'ancrage, le signe d'une difficulté d'insertion dans la société. Il trahit le manque de contacts avec ses pairs, la malaise à l'égard d'une charge ministérielle qu'il finit par détester.

A la limite, le *Journal* de Milioutine est un journal de «prison». Le ministre, c'est l'homme extérieur, l'homme de la dispersion, soumis à de multiples servitudes. Grâce à ce relevé quotidien, il renoue avec lui-même, il s'accorde un temps précieux de respiration.

Une singularité de perception

Un certain nombre de textes disparates non publiés éclairent la lecture du *Journal:* ébauches de réflexion, instructions destinées aux ambassadeurs (sous forme de brouillon), sans oublier la volumineuse correspondance[20].

L'ensemble de ces documents permet d'apprécier, dans toute son acuité, le regard moderne et original que le ministre de la guerre porte sur le régime tsariste ébranlé. Au-delà du nivellement des faits et des asyndètes qui sont la nature même du journal se dégagent quelques lignes directrices.

19 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. I, p. 37.

20 Département des Manuscrits de la Bibliothèque Lénine – Moscou. Correspondance: cartons 50–79 (chiffre 169), Lettres de et à (entre autres): Alexandre II, Alexandre III, A. M. Gortchakov, N. K. Giers, M. T. Loris-Melikov, N. P. Ignatiev, C. P. Pobedonostsev, P. A. Sabourov, P. P. Valouev.

L'intérêt actuel d'un auteur se mesure à la puissance d'écart qu'il a manifestée vis-à-vis de ses contemporains. Contrairement à la plupart des hommes politiques de son époque, Milioutine accorde une grande attention à la situation économique et sociale.

Avant la guerre russo-turque déjà, de profonds déséquilibres rongent la société russe[21]. Les réformes des années 1860 ont déçu d'autant plus cruellement qu'elles avaient soulevé de grands espoirs. L'émancipation des paysans liée au rachat des terres entraîne une dépendance financière presque aussi pesante que le servage. Sous l'effet de la pression démographique, les lots moyens s'amenuisent après les partages; pour échapper à la misère, de nombreux paysans sont contraints d'émigrer vers des contrées lointaines.

Sur le plan budgétaire, le déficit augmente chaque année; à peine colmaté par les emprunts, il constitue une source d'inflation. Milioutine s'en inquiète: «le discrédit frappe le rouble, la gestion des finances manque de rigueur et les dépenses ne sont pas engagées sur des recettes sûres»[22]. C'est dans ce contexte que commence le conflit armé. Il met à nu les faiblesses de l'Empire, de son armée, de sa diplomatie. Le congrès de Berlin éveille la méfiance entre la Russie et l'Allemagne, son alliée, et renforce la position de la Grande-Bretagne, son ennemie[23]. L'opinion est déçue d'apprendre que les Bulgares ont obtenu une constitution, alors que les Russes attendent encore, ne serait-ce qu'une charte garantissant les libertés individuelles[24]. L'incorporation du contingent dans l'armée de métier a créé des vecteurs de contamination: l'amalgame social propage les idées subversives et gagne les paysans qui ont souvent quitté leur village pour la première fois. Bien qu'il capte l'histoire de plein fouet et qu'il se trouve dans la courbe de l'événement, le ministre de la guerre perçoit clairement la dimension critique du moment.

Dans les manufactures et les usines, le chômage jette sur le pavé des milliers d'ouvriers. En 1878, des grèves paralysent les industries textiles et métallurgiques des provinces de Vladimir, Moscou, Kharkov, Perm. Des troubles éclatent dans les rues, des morts sont signalés à Odessa; l'agitation gagne les étudiants[25]. A l'été 1879, au moment de la soudure, et durant l'hiver 1880, lorsque les prix des graines, sous l'effet de la spéculation, aggravent la condition des paysans, les tracts de la propagande soulignent l'incapacité du gouvernement à maîtriser les prix[26].

Le quart du budget ordinaire est alors consacré au paiement des intérêts de la dette, «Les dépenses improductives freinent les investissements publics et, en l'absence d'une encaisse métallique suffisante, la dépréciation de la monnaie se poursuit»[27]. Entre 1879 et 1881, les désordres paysans ont atteint leur paroxysme; la fermentation des esprits gagne de proche en proche. Mais le gouvernement ne veut pas voir: «il est frappé de cécité»[28]. Dès qu'un village connaît des troubles, il est mis en quarantaine. Les rapports des autorités locales adressés aux instances gouverne-

21 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. II, p. 92.
22 Cf. Fonds Milioutine, lettre à M. Reutern (ministre des finances), 14 décembre 1876, 169, 27/1.
23 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 76.
24 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 131.
25 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 114.
26 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 122.
27 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 128.
28 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 139.

mentales finissent dans les dossiers de la police avec la mention «secret». Au lieu de traiter «le mal à la racine, le pouvoir réprime»[29].

Le terrorisme, par des coups d'une audace spectaculaire, ajoute encore au climat d'angoisse. Une concurrence féroce se développe entre «la terreur qui combat le régime et la violence qui le défend»[30]. «On prend pour des complots et des menées subversives», écrit Milioutine, «ce qui n'est que le désarroi et le mécontentement du plus grand nombre.»[31]

Comment briser le silence opaque qu'opposent les gouvernants à l'urgence des problèmes? «Je suis convaincu que les membres de notre société sont incapables de résoudre les difficultés actuelles; bien mieux, ils sont inaptes à les comprendre.»[32].

Le tsar ne fait plus valoir son autorité que sur des points de détail. C'est à peine s'il lit les rapports; «il se contente d'écrire ‹c'est juste› sur des dépêches comportant des arguments contradictoires»[33]. «Versatile, dépourvu de confiance en soi, il se méfie des autres»[34].

Il a cessé de tenir le gouvernail. Pour Milioutine, la conduite de la politique apparaît comme «un processus de pilotage et de coordination des efforts inscrits dans un cadre de finalité: définir les priorités, mesurer les capacités réelles, renoncer aux chimères d'une action extérieure trop ambitieuse»[35].

Dans cette perspective, l'information joue un rôle décisif: il convient qu'elle irrigue le système. L'Etat devrait prendre en compte les réalités et s'y adapter, convertir les messages des gouvernés en autant de mesures adéquates En Russie, «cette exigence est bafouée»[36]. Les réseaux de communication sont insuffisants ou défaillants. Milioutine montre, en somme, que le régime est «énervé». A St-Pétersbourg, ne parviennent souvent que des messages rassurants, uniformes, tronqués. «Sous l'effet de la crainte, de la pusillanimité ou de la négligence»[37], les gouverneurs de province taisent les convulsions dont leur territoire est le théâtre. Quant aux bureaucrates qui résident dans la capitale et, de là dirigent le pays, «ils ne connaissent pas mieux la Russie que la Chine»[38].

Faute de dialogue, le pouvoir se condamne à la solitude et son crédit s'effrite. Les impératifs économiques semblent comme indépendants, dissociés des grands choix politiques. «La Russie n'est pas une nation à sacrifier ses intérêts et son rôle de grande puissance au désir de rétablir l'équilibre de son budget.»[39]. «Dans ces conditions», remarque Milioutine, «c'est perdre son temps que de participer à la réunion des ministres.»[40].

Il éprouve le même sentiment au sujet des conseils de politique étrangère, convoqués sporadiquement, lorsque le souverain examine la question des alliances – «ces

29 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 140 – cf. P. A. Zaionchkovski, *Krizis Samoderzhaviya na rubezhe 1870–1880,* Moscou, 1964.
30 Cf. Fonds Milioutine, M. 7924.
31 Cf. Fonds Milioutine, M. 7931.
32 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 140.
33 Cf. S. Skazkin, *op. cit.*, p. 166.
34 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. IV, p. 96.
35 Cf. Fonds Milioutine, M. 7921.
36 Cf. Fonds Milioutine, M. 7923.
37 Cf. Fonds Milioutine, M. 7924.
38 Réflexion d'un noble de province, cf. D. Mackenzie Wallace, *La Russie,* t. I, Paris, 1879, p. 360–361.
39 *Le Nord,* 22 janvier 1881. Ce journal était sous l'influence directe du ministère russe des affaires étrangères dont il recevait des subsides.
40 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. III, p. 184.

coalitions dynastiques dérisoires»[41] – destinées à neutraliser un adversaire potentiel. Ne faudrait-il pas craindre, «à poursuivre dans cette voie, que l'ennemi le plus redoutable surgisse un jour de la scène intérieure et non de quelque tension internationale?»[42].

Cette intuition pénétrante parcourt l'ensemble du *Journal;* elle en est le tourment, l'élément sédimentaire, elle en détermine le climat. Si Milioutine pressent que l'avenir du régime tsariste est gravement compromis, il ne précise nullement les moyens de régénérer l'organisme[43]. Lorsqu'il quitte la scène politique, c'est avec la conviction que l'irréparable s'est déjà accompli sous ses yeux.

Document inconstitué, le *Journal* n'est que le limbe d'une œuvre, d'un texte élaboré. Cette «immaturité» désigne son défaut, mais en même temps sa richesse incomparable: une écriture a retenu le mouvement, le chaos, l'énergie du présent labile, un lambeau de la durée. Le *Journal* suggère; il ne comporte pas de sens ultime. C'est un leurre qui renferme plusieurs vérités et autorise plusieurs lectures.

«Quand je dis quelque chose, cette chose perd immédiatement et définitivement son importance. Quand je la note, elle la perd aussi, mais en gagne parfois une autre.»[44]

41 Cf. D. Milioutine, *op. cit.* t. IV, p. 102.
42 Cf. Fonds Milioutine, M. 7849.
43 Cf. Fonds Milioutine, M. 7918.
44 Réflexion de F. Kafka, cf. R. Barthes, *Essais critiques IV – Le bruissement de la langue,* Paris, 1984, p. 412.